

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°71

Michel Pagel :
L'aventure, c'est l'aventure

- **Thierry Di Rollo** a le choix du quêteur
- **Paul McAuley** dans les ruines du futur

Sommaire

► Interstyles

- Cosplay 8
Michel PAGEL
- Le Choix du quêteur 36
Thierry DI ROLLO
- L'Homme 56
Paul McAULEY

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 76
- Le coin des revues,
par Thomas Day 113
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
un italien, un belge et un français
par Pierre Stolze 116
- Paroles de Libraire : Au cœur de l'Antre-Monde
par Hervé Le Roux 120

AU TRAVERS DU PRISME : MICHEL PAGEL

- Michel Pagel :
ou l'imaginaire comme une fenêtre ouverte,
par Richard Combalot 126
- Bibliographie de Michel Pagel,
par Alain Sprauel 170

SCIENTIFICTION

- Comment survivre à un contact alien,
par Roland Lehoucq & J. Sébastien Steyer 178

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

Qu'on soit professionnel ou simple amateur, s'il est une chose, dans l'édition, qui donne lieu aux fantasmes les plus saugrenus, aux idées les plus fausses, voire aux mensonges les plus éhontés, ce sont bien les chiffres de vente. Un sujet sensible s'il en est, plus encore, peut-être, dans une période comme celle que nous traversons, à savoir compliquée, on l'a dit et redit ici, et ce pour des raisons conjoncturelles de tous ordres (au point que, plutôt que de parler de « période », formule qui sous-entend une parenthèse avant un retour aux conditions précédant ladite parenthèse, peut-être serait-il plus juste de parler d'économie nouvelle en devenir, d'un système en phase terminale sur les bientôt cendres duquel se devinent çà et là les repousses d'un environnement économique et commercial inédit, mutation qui, pour avoir été ignorée depuis trop longtemps, est en cours de réalisation à un coût humain exorbitant — autant dire qu'on n'a pas fini d'en chier). Bref... Les chiffres. Les vrais. Bêtes et méchants. Que disent-ils ? Quelques secondes d'observation d'un tableau récapitulatif de ventes suffisent pour comprendre pourquoi les grands groupes se moquent copieusement des littératures de genre, sauf à mener quelques coups (qu'on prendra alors souvent soin de travailler en dehors des rayons dédiés), et gérer le succès né d'une adaptation cinéma ou télé. Pourquoi ? Parce que, globalement, on a beau dire et faire, elles vendent en secteur adulte *considérablement* moins que le reste (une évidence qu'il n'est pas inutile de rappeler). Ainsi, prenons le gros, l'imposant succès actuel né au cœur de nos domaines (le seul, en fait, si on oublie les rayons jeunesse), le cycle du « *Trône de fer* » de George R. R. Martin, une œuvre qui, en France et ailleurs, connaît une explosion des ventes suite à son adaptation en sérié télé par la chaîne américaine HBO. Le premier tome de l'intégrale en question, paru chez J'ai lu en janvier 2010, s'était écoulé, fin mai 2013, soit en trois années et demie, à 231 000 exemplaires. Enorme, me direz-vous. Sans doute. Et pourtant, finalement, assez peu si on compare aux 870 000 exemplaires du tome 1 de « *Fifty Shades* » de E.L. James, chez Lattès, vendus en six mois, voire aux 100 000 exemplaires d'*Inferno*, de Dan Brown, toujours chez Lattès, écoulés cette fois en... une semaine. (Ami stagiaire en mal d'emploi, plutôt que de t'user les poings sur la porte de ta revue préférée, un conseil à pas cher : va donc faire un tour du côté des éditions Lattès, car à mon sens, à l'heure qu'il est, même leurs lettres de refus sont rédigées sur du papier doré à l'or fin...) C'est bien simple, au jeu des comparaisons genre/non genre, sur les vingt plus grosses ventes réalisées au cours de la dernière semaine du mois de mai dernier, seuls deux livres appartenaient à nos domaines de prédilection : *22-11-63*, le dernier roman de Stephen King, en treizième place (titre qui réalise tout de même un joli chiffre — 81 000 exemplaires depuis parution —, confirmant de fait le retour du King au rang des gros vendeurs, et c'est tant mieux), et *Le Trône de fer*, intégrale T.1 (évidemment), en... vingtième position. Point barre. On l'a dit, les groupes se désintéressent du genre, sauf à gérer un fonds préexistant (qui s'amaigrit chez beaucoup), et à orchestrer quelques coups éditoriaux plus ou moins hasardeux. Une politique qui n'est pas sans conséquences positives, puisque c'est sans conteste ce désintérêt de fait (quoique non formulé) qui a permis le développement de maisons dédiées, et pour certaines de taille tout à fait respectable (on pense à Bragelonne, évidemment, même si le « modèle Bragelonne » semble sérieusement s'essouffler en raison même de la structure économique des genres dans lesquels s'exprime l'éditeur, limite qui le contraint d'ailleurs

à aller labourer de nouveaux champs littéraires avec plus ou moins de bonheur). Bref, les littératures de genre, pour partout qu'elles soient désormais, se vendent globalement assez peu, tant en terme de nouveauté que de fonds. Autre constat chiffré : si vous voulez vraiment de grosses ventes dans le domaine, il faut se rendre dans les rayons dédiés aux adolescents. Pas de grande surprise non plus à ce niveau : *Hunger Games* (le tome 1 de la trilogie de Suzanne Collins, chez Pocket Jeunesse, s'approche des 320 000 exemplaires à ce jour) et autres bouquins signés Rick Riordan (Albin Michel) cartonnent, sans parler des mièvreries d'Anne Robillard (Michel Lafon). Là, le genre est roi, c'est l'évidence ; une couronne qui chute du front de ce dernier dès qu'on le sort du rayon jeunesse : il y a matière à se demander si certains classiques (on pense aux cycles constitutifs du Champion éternel d'un Michael Moorcock, « *Elic* » ou « *Hawkmoon* », par exemple) ne mériteraient pas l'expérience d'une nouvelle vie du côté de la littérature jeunesse afin de leur reconstituer un lectorat... Ultime constat : si la *fantasy* reste très loin devant la SF et le fantastique en terme de ventes (à quelques rares exceptions près ; et j'omets ici volontairement la bit-lit, construction commerciale marketée qu'on se gardera bien de considérer comme un genre à part entière), ses chiffres moyens se sont globalement tassés (hors titres « supportés » par l'image, on l'a dit, « *Games of Thrones* » et autres hobbiteries signées Tolkien). On prendra pour référence la « *Chronique du tueur de roi* » de Patrick Rothfuss, une série au fort potentiel commercial publiée par Bragelonne et lancée à grands renforts d'investissements commerciaux. Paru fin 2009, il s'est vendu de l'édition classique du *Nom du vent*, premier volet du cycle, environ 14 000 exemplaires. Un joli chiffre, certes, mais qui n'en est pas moins décevant et bien en dessous de ce que pouvait espérer ce type de série il y a dix ans tout juste. En France, la *fantasy* a plus ou moins rattrapé un demi siècle de retard éditorial par rapport au monde anglo-saxon, et peine désormais, selon toute vraisemblance, à se renouveler, même si le volant de lecteurs captifs demeure non négligeable...
Donc, les littératures de genre se vendent peu. C'est entendu. Beaucoup moins en tout cas que ce qu'on trouve réuni sous l'intitulé mainstream. On y voit quelques rares best-sellers, mais ces derniers ont presque systématiquement besoin d'un appui mass-média (télé, cinéma) pour acquérir une vraie représentativité. Et encore sont-ils si peu nombreux qu'il est aisé de les réduire à leur véritable statut, celui d'arbre cachant la forêt. Et même dans ce cas, ils ne rivalisent pas avec les gros vendeurs hors genres. ●●●



Editorial

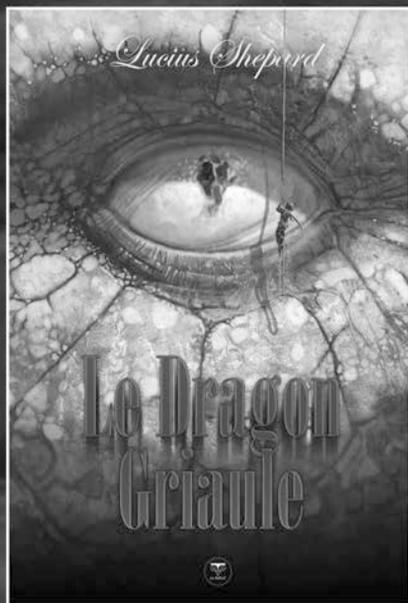
●●● Très bien. Sans oublier que si on enlève le « champ jeunesse » du bilan, là, c'est clairement la peau de chagrin. Parfait. Mais se vendent-elles moins qu'avant pour autant ? *Bien avant* ?... Au regard de l'offre pléthorique actuelle, on serait finalement tenté de répondre que non (entendons-nous : il est ici question des littératures de genre dans leur ensemble, pas de la seule science-fiction, domaine qui, en tout cas en secteur adulte, traverse une crise sérieuse). Le marché s'est diversifié et hyper-segmenté, en âges, en genres et sous-genres. De fait, les ventes sont fortement ventilées, dispersées.

Pourtant, lorsqu'on réunit tout ça, l'ensemble des segments composant les domaines de l'Imaginaire en librairie, on constate que le secteur pèse un poids considérable, et en tous cas non négligeable. D'où la question : pourquoi, en ce qui concerne le secteur adulte, les groupes éditoriaux paraissent-ils se désengager ? Sans doute parce que ce type de littérature s'accommode mal des impératifs de l'édition de groupe moderne dictés par l'actionnariat. A savoir des marges à deux chiffres et un retour sur investissement des plus courts. Or, l'édition de genres plus qu'une autre exige du temps, une vraie culture du domaine, une politique d'auteurs, de gestion de catalogue, de suivi... L'éloge de la patience, en somme, quelque chose qui tient de l'édition bonzaï, une retaille menue mais perpétuelle au rythme des saisons, du temps qui passe. De l'édition durable, en somme, et à dimension et enjeux humains. Si si. Toutes choses très éloignées des préoccupations d'un champ industriel tourné vers le seul instant présent et le marketing massif. En définitive, l'édition de genres nécessite de la prise de recul vis-à-vis des chiffres énoncés plus haut, une vision plus globale sur une échelle de temps plus longue.

De l'édition durable, on vous dit. Nous évoquions au début du présent papier une « économie nouvelle en devenir ». Gageons que dans cette dernière, il y aura aussi un retour à certaines valeurs, à commencer par celles du texte, et du simple plaisir qu'on éprouve à le lire. Et dans ce registre, bien au-delà des chiffres, les littératures de genre ont un peu plus qu'une carte à jouer.

Olivier GIRARD

Griaule est de retour...



Après **Le Dragon Griaule**, prix Imaginales 2012, Lucius Shepard ajoute un nouveau chapitre à sa saga avec **Le Calice du Dragon**, roman inédit proposé par le Béliâl' en exclusivité mondiale.

Couverture et illustrations intérieures de Nicolas Fructus.
Roman inédit traduit de l'anglais par J.-D. Brèque.
Dans toutes les bonnes librairies depuis le 23 mai.
272 pages, 20 euros.

Éditions du Béliâl'
50, rue du Clos — F-77670 Saint-Mammès
Diffusion Sodis/CDE1
www.belial.fr

Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez l'omnibus *Le Village des Damnés (suivi de Chocky)*, un livre qui fout vraiment la trouille (chez Denoël, un éditeur qui fout aussi vraiment la trouille).



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°72 ; je reçois *Le Village des Damnés* de John Wyndham (Denoël) et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°72 et je reçois gratos *Le Village des Damnés* de John Wyndham (Denoël). Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, enfin !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :
Le Béliâl'
 50 rue du Clos
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°72, le 24 octobre 2013.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Michel Pagel
Paul McAuley
Thierry Di Rollo*

.....

Michel PAGEL

A l'instar d'un certain nombre d'auteurs de sa génération, Roland C. Wagner en tête, Michel Pagel est un « pur produit » Fleuve Noir, l'un des enfants de la collection « Anticipation ». Il y a fait ses armes au fil des romans publiés, avant de connaître une période de flottement à la disparition de la mythique collection (réorientant pour partie sa carrière vers la traduction, activité qu'il n'a depuis jamais abandonnée) pour finalement trouver de nouveaux espaces éditoriaux. Si pendant longtemps, dans l'esprit de certains commentateurs, il y avait les auteurs « Anticipation » et les autres (les autres étant pour l'essentiel les auteurs Denoël et J'ai lu, supposés, pas toujours à raison, d'une exigence littéraire supérieure), Michel n'a jamais renié, loin s'en faut, sa filiation éditoriale, bien conscient de ce qu'il doit au Fleuve et à l'éditrice Nicole Hibert notamment. « Au sens de mes ambitions, oui, je suis un auteur de romans populaires. » Avant d'ajouter, non sans humour : « Au sens de mes ventes, non, hélas. » Ou encore : « Mes auteurs préférés sont des auteurs populaires, c'est-à-dire des gens qui racontent une histoire que n'importe qui peut comprendre. (...) Je donne tout Duras et Robbe-Grillet (et toute la clique) contre un San Antonio. » Le père de Bérurier, publié au Fleuve Noir, évidemment... comme quoi, les choses sont somme toute assez cohérentes dans le parcours de notre homme. Pour le reste, et avant de lui laisser la parole, on rappellera que Michel est né en 1961 dans la région parisienne (qu'il a quittée depuis, direction le sud-ouest). Son premier roman publié, *Demain matin, au chant du tueur !, voit le jour en 1984. Une quarantaine d'autres suivront, à un rythme assez soutenu, excepté sur ces dernières années, où notre homme se fait sensiblement plus discret. Il est le lauréat de deux Grand prix de l'imaginaire, un en tant que romancier (pour Le Roi d'août, paru chez Flammarion), l'autre en qualité de traducteur (pour le roman La Paix éternelle de Joe Haldeman, chez Pocket), sans oublier un prix Rosny Aîné et un Julia Verlanger (les deux pour L'Équilibre des paradoxes ; Fleuve Noir en 1999, réédité chez Denoël en 2004).* Si Michel avoue un goût tout particulier pour le fantastique, la longue nouvelle que nous vous proposons ici n'en est pas moins un récit de science-fiction... Il y dépeint un monde qui, malgré un décalage certain, s'avère beaucoup moins éloigné du nôtre que ce à quoi nous pouvions nous attendre. Dérangeant, voire carrément flippant, en somme... Comme toute bonne science-fiction.

Déjà publié dans Bifrost :

- « Le Goût du sang » in Bifrost 30
- « Le Monde des A, ou la destruction organisée d'une utopie par le professeur A. E. Vandevogtte » in Bifrost 52



LA FILLE ÉTAIT UNE BARBIE, cela ne faisait aucun doute : elle en avait la chevelure et la tenue chic — très élimée mais qui avait dû engloutir une grande partie de son maigre budget.

Le garçon, de dos, ne montrait qu'un imperméable et un chapeau. Un Marlowe ? Un Maigret ? En tout cas une de ces ids bon marché populaires dans les sleumes et qui, au bout du compte, condamnaient à y rester. Depuis quand n'y avait-il pas eu de Maigret sur le décapodium national, sans parler du pentapodium continental ? Des dizaines d'années. Il faudrait un joueur exceptionnel pour changer cela, et un joueur exceptionnel ne choisirait pas une id à la popularité trop locale pour atteindre un jour le podium mondial.

Le garçon et la fille s'embrassaient au beau milieu de la rue. Ils avaient l'âge où l'on peut se permettre cela en se moquant du regard des autres et des nanocams.

Qu'ils en profitent, se dit Tristan Zorro en passant à leur hauteur : ils n'avaient aucun avenir ensemble — à moins de choisir sciemment de passer leur vie dans un des immeubles délabrés alentour. Déjà, à l'échelon régional, une Barbie ne saurait vivre qu'avec un Ken, un Maigret aurait besoin d'une tout autre épouse et un Marlowe n'aurait pas de partenaire attirée.

Pas plus qu'un Zorro, dont les rapports amoureux, à haut niveau, se résumaient à des baisers volés aux jeunes femmes en détresse qu'il sauvait. Tristan, Zorro des sleumes, pouvait encore les emmener au lit sans déchoir. Chaque fois que l'envie l'en prenait, il s'aventurait dans les rues les plus sombres à la recherche d'une Barbarella ou d'une Guenièvre menacée par un Dracula, un Joker ou, le plus souvent, une bande de noïdes. Les méchants répliquaient rarement aux arguments de son épée et la fille se retrouvait dans ses bras une fois sur deux, ce qui n'était pas une mauvaise moyenne.

Il ne revoit jamais ces amantes d'un soir. La seule qu'il aurait envie de revoir, se disait-il souvent, serait celle qui ne lui demanderait pas d'ôter son masque, et il n'était pas à la veille de la rencontrer.

Tristan avait choisi d'incarner Zorro en grande partie pour le masque. Sans doute aurait-il pu tout aussi bien jeter son dévolu sur Batman ou Darth Vader, mais sa rapière avait en quelque sorte décidé pour lui. Il l'avait héritée de son père, d'Artagnan sans envergure n'ayant jamais dépassé le multipodium local et mort au cours d'un duel contre un rival,



lors de la dernière grande vogue des ids de cape et d'épée. Ce jour-là, lui s'était juré de ne jamais se prendre au jeu. Cela signifiait bien sûr qu'il ne monterait pas très haut, mais avait-il envie de s'élever dans cette société ?

Noïde, voilà le seul statut qui lui aurait convenu d'un point de vue moral, mais il n'avait jamais eu le courage de l'adopter car cela ne conférait aucun droit légal. On devenait noïde pour diverses raisons, dont l'insoumission n'était pas, de loin, la plus répandue. Bien plus nombreux étaient ceux que leur incapacité à conserver une id crédible plus d'un jour ou deux reléguait dans l'anonymat. Nés de piètres joueurs ou, déjà, de noïdes n'ayant pas su leur insuffler la vocation, ils n'étaient pas assez malins ni assez retors pour faire semblant. A défaut d'id, ils finissaient toutefois souvent par se trouver un rôle. Le noïde individualiste dépassait rarement l'âge de vingt-cinq ans : on pouvait le voler, le violer, le tabasser, le tuer sans que les autorités sourcillent, et il habitait précisément dans les quartiers où de telles exactions se commettaient tous les jours. Ceux qui appartenaient à cette lie de l'humanité avaient donc tendance à se rassembler sous la houlette d'un joueur solide dont l'id exigeait des comparses, qu'il faisait bénéficier de son statut : chaque Robin-des-Bois avait ses joyeux compagnons, chaque Madame-Claude ses filles, chaque Cléopâtre ses dames de compagnie, chaque Scarface ses hommes de main... Qui touchait aux chevaliers du Roi-Arthur ou aux nains de Blanche-Neige se voyait jugé comme s'il avait touché à Arthur ou à Blanche-Neige eux-mêmes, ce qui était très dissuasif.

Tristan étouffa un soupir alors qu'il arrivait sur l'esplanade centrale de la Cité 28, l'ensemble d'immeubles banlieusard du District 8, Région 1 (dite « parisienne »), Nation 5 (« France »), Continent 3 (« Europe »), où il habitait. N'ayant une vocation ni de martyr ni de sous-fifre, il était condamné à avoir une id. Alors pourquoi pas celle-là ?

La Cité, comme nombre de ses pareilles aux abords de toutes les grandes villes, datait d'avant la Seconde Renaissance, donc d'avant l'Effondrement. Ses façades sales, ses murs lézardés, ses sanitaires et son système électrique défectueux ne pouvaient accueillir que des noïdes et des joueurs de très bas niveau. Tristan s'indignait souvent de la disparité entre ces logements vétustes, entretenus par leurs seuls habitants (donc pas du tout, la plupart du temps), et les appartements modernes — de plus en plus luxueux à mesure qu'on s'élevait de l'échelon régional à l'échelon mondial — où évoluaient les joueurs confirmés. Les machines effectuant l'essentiel du travail de production et d'entretien dans le monde entier auraient pu mettre un terme à cette affligeante pauvreté, réparer



les vieux immeubles ou, mieux, les abattre et en bâtir de nouveaux à peu de frais. Nul, cependant, ne le leur demandait. Tristan s'en indignait, oui, mais ne s'en étonnait pas : qui se serait efforcé de vivre son id avec assez de conviction pour changer d'échelon si même les sleumes étaient agréables ? Pour que fonctionne la société, il fallait des riches et des pauvres, il en avait toujours été ainsi, même avant l'Effondrement. La Seconde Renaissance aurait pu fournir l'occasion d'un remaniement profond, mais structures et enjeux demeuraient. Seule la surface avait changé. Le costume.

L'esplanade avait naguère accueilli espaces verts et fontaine décorative. La seconde ne fonctionnait plus depuis des temps immémoriaux. Les premiers étaient toujours là mais ronces et orties y formaient désormais d'impenétrables buissons gagnant chaque année un peu plus sur les dalles et le goudron qui les entouraient. Un jour, ils dévoreraient les immeubles. Peut-être alors jugerait-on enfin bon d'intervenir, mais Tristan en doutait.

Il explora du regard l'esplanade sur laquelle un soleil d'hiver matinal dardait ses rayons blafards. Le petit jour frileux ne se prêtait pas aux promenades. Seule présence humaine, dans un hall d'immeuble qu'aucune porte vitrée ne protégeait plus des courants d'air, un groupe de dacoïts faisait tourner une pipe et une bouteille. Des hommes de Jean-François Fu-Manchu, le maître occulte de la Cité 28, assez ambitieux et dynamique pour jouer un jour à l'échelon du district si sa popularité finissait par l'emporter sur celle d'Ambroise Fu-Manchu, tenant du titre pour cette id depuis six ans.

La plupart des noïdes masculins de la cité faisaient partie des dacoïts de Jean-François. Le rôle était facile à tenir : il suffisait de porter des haillons, un long poignard à la ceinture, et de prendre l'air méchant — une attitude naturelle à quiconque avait grandi dans ces immeubles. A ce niveau, ceux qui avaient la peau trop claire n'étaient pas même obligés d'user de cosmétiques — ils le seraient si leur maître changeait d'échelon.

Tristan ignora les dacoïts du hall. Certains le regardaient, mais leur appel lugubre (quand il était bien exécuté) ne retentirait pas pour lui. D'une part, ils s'en prenaient rarement aux habitants de leur propre cité ; d'autre part, leurs poignards étaient certes longs, mais moins que sa rapière.

Ce fut néanmoins en leur tournant le dos, et bien à l'abri de sa cape, qu'il prit au creux de la main la bombe qu'il avait dans la poche. Sur la gauche de la fontaine, le nouvel épandeur de nanocams dressait sa silhouette rouge longiligne telle une antique cheminée de paquebot. L'ancien



avait explosé quinze jours auparavant et été remplacé dès le lendemain. Le conseil du district était particulièrement actif, ces temps-ci, en grande partie grâce à son Tintin, auquel chacun prédisait un grand avenir, au moins jusqu'à l'échelon national, peut-être même continental. Imposer une telle id à l'échelon mondial, détrôner un des indétrônables — le Triumvirat Barbie-Superman-Goku — relevait de l'utopie, mais on pouvait toujours rêver.

Au lendemain de son remplacement, le nouvel épandeur avait été gardé par des dacoïts d'Ambroise Fu-Manchu. Constatant qu'ils se heurtaient à ceux de son rival local, le conseil les avait remplacés par des tueurs de Justin Scarface, mais même une partie de ceux-là avaient fini égorgés, si bien qu'on avait renoncé à poster des gardes, s'en remettant aux nanocams que crachait l'épandeur par millions, quatre fois par jour.

Projetées à dix mètres d'altitude, elles retombaient lentement au gré des courants, du vent, et se mêlaient dans l'air aux grains de poussière, invisibles comme eux à l'œil nu, pour s'introduire partout. Qui rentrait chez lui en faisait pénétrer des dizaines par sa porte, qui aéraït sa chambre cinq minutes en laissait passer plusieurs centaines, mais elles se glissaient à vrai dire par le moindre interstice. Leur durée de vie étant à peu près égale au temps qui séparait deux épandages, un épandeur fonctionnel assurait que l'air en soit chargé en permanence et le mot « intimité » privé de sens.

Tristan Zorro passa d'un pas rapide près du tuyau écarlate, haut de trois mètres pour un de diamètre. De l'extérieur, seule sa cape parut le frôler. Une cape sous laquelle son bras se tendait. Une cape dans laquelle une fente était pratiquée... La bombe, une noix malléable d'un composé organique instable qui explosait spontanément trois heures après sa sortie de l'éprouvette, se retrouva collée sur la paroi de l'épandeur tel un vieux chewing-gum. Le colorant rouge qui la teintait la rendait indécélable à l'œil non averti. Tristan était sorti aussitôt après l'avoir fabriquée dans le laboratoire artisanal occupant la moitié de son studio : lorsqu'elle détonerait, il serait loin.

L'explosion n'aurait rien d'impressionnant, mais elle serait suffisante pour démolir le cracheur de mouchards.

Aucune nanocam ne l'avait vu travailler dans son laboratoire, il en était persuadé : il n'avait pas passé toute son adolescence à s'instruire au lieu de faire la fête et de draguer les filles pour se tromper en fabriquant son désactivateur. Il ne le branchait pas en permanence : l'holocentre recevait des images de son studio quand il n'y était pas ou n'y avait que des occupations anodines. Il ne mettait son dispositif en route que lors-



qu'il enlevait son masque — pour se laver, pas même pour dormir — ou se livrait à des activités antisociales telle que la fabrication de bombes artisanales destinées à détruire un des piliers du système.

Il ne se faisait aucune illusion : son action avait un impact ridicule. Plusieurs centaines d'épandeurs étaient installés dans chaque district, plusieurs milliards sur toute la Terre. Priver l'holocentre des images d'une minuscule cité pendant quelques jours n'ennuyait personne au-delà du conseil du district. Mais c'était déjà ça.

Au mieux, il ferait des émules, se disait Tristan. Au pire, il se passerait les nerfs.

Deux jours plus tard, de l'autre côté de l'Océan 2, qui s'était appelé « Atlantique » avant l'abolition officielle des noms pré-Renaissance, Alicia Barbie embrassa Tony Ken et le regarda quitter leur confortable appartement sis sur les hauteurs de l'ex-Los Angeles. Quelques heures plus tôt, ils avaient fait l'amour pour la dernière fois.

C'était elle qui avait insisté. Ils avaient éteint toutes les lumières, sans oublier de débrancher les appareils conservant un affichage numérique ou un témoin lumineux même en état de veille, ils avaient fermé les volets, tiré les rideaux, les double-rideaux, ils avaient fait le noir absolu, puis ils s'étaient déshabillés et glissés sous les couvertures les plus épaisses et les plus sombres dont ils disposaient. Ils s'y étaient lovés tout entiers, sans même laisser dépasser un cheveu. Les nanocams ne verraient rien. Bien sûr, elles enregistraient aussi les sons, mais ils comptaient les réduire au minimum, quitte à se mordre les lèvres.

Ken et Barbie n'étaient pas censés faire l'amour. Ken et Barbie étaient des poupées. Alicia et Tony n'en étaient pas. Pas tout à fait. Pas encore.

Quand son compagnon depuis trois ans fut parti pour la clinique où l'on achèverait de le préparer pour la consultation continentale qui aurait lieu trois mois plus tard, Alicia resta plusieurs minutes immobile dans l'entrée de l'appartement, face à la porte close. Son sourire aurait été crispé même si ses lèvres avaient encore été capables d'autre chose. Elle avait envie de se précipiter à sa suite, de le supplier de renoncer, de se traîner à ses pieds au besoin, mais elle n'en ferait rien : cela tuerait ses ambitions et compromettrait celles de Tony au point qu'il choisirait sans doute de mettre fin à leur association. Elle vivait déjà dans la crainte qu'il ne la quitte pour Vicky Barbie, qui siégeait avec lui au conseil national ; elle n'allait pas l'y pousser.



Vicky, en toute franchise, n'était pas une mauvaise Barbie. Sa dernière opération des yeux avait parachévé son visage et nul ne l'avait jamais vue dévier de son id. Même ses caprices, ses colères, étaient barbiens jusqu'aux bout des ongles. Elle ne pouvait briguer encore l'échelon continental : Bridget Barbie, en place depuis cinq consultations, un record, ne paraissait pas prête à se laisser déloger et, si jamais elle l'était, ce serait sûrement par Dolores Barbie, de la Nation 4, véritable poupée de chair gainée de plastique, qui faisait paraître vivantes ses rivales les plus figées et se voyait à l'évidence déjà sur le podium mondial, intégrée au Triumvirat. Vicky, toutefois, espérait conserver le titre national pour une ou deux consultations supplémentaires. Son pire handicap était le Ken sans relief avec lequel elle vivait, éternel second qui ternissait un peu son image. Alicia, sûre qu'elle avait des vues sur Tony, était bien décidée à la supplanter avant qu'elle ne parvienne à ses fins. Pour cela, elle devrait déjà conserver son titre régional un mois plus tard, puis briguer le national le mois suivant.

Donc, non, elle ne sortirait pas de son id en tentant de retenir son Ken. Leurs ébats de la nuit, qui n'avaient pas dû passer inaperçus, à défaut de marquer les imaginations, leur coûteraient déjà assez cher pour peu que l'holocentre monte l'incident en épingle au lieu de l'ignorer comme l'y invitait la discrétion des intéressés.

Le mot « ébats », au demeurant, donnait une idée bien fautive de leur triste acte sexuel. En raison des médicaments qu'il prenait depuis trois mois pour se préparer, Tony peinait à atteindre une érection correcte. Naguère, une fellation l'y aidait encore, mais l'acte était devenu pénible pour Alicia depuis l'opération lui ayant rigidifié les lèvres. Leur dernière nuit d'amour s'était soldée par une triste masturbation mutuelle, avortée après un acharnement déprimant.

A tout le moins, ils s'étaient témoigné beaucoup de tendresse, songea Alicia. Et cela, ils le pourraient toujours, même quand faire l'amour leur serait tout à fait impossible.

La chirurgie esthétique qui figeait ses traits l'aidait à rester impassible en pleine détresse. Tant qu'elle parvenait à retenir ses larmes, tout allait bien.

Elle tourna les talons, gagna son salon et, pour éviter de se recroqueviller sur elle-même en sanglotant, alluma l'holoset. Branché sur le canal mondial, l'appareil diffusait en direct une conférence de presse du Triumvirat. Joe Superman, comme d'habitude, parlait pour tous : Tatiana Barbie et Ishiro Goku s'exprimaient rarement, la première car son id lui imposait plus de beauté décorative que d'éloquence, le second car son



accent le rendait presque incompréhensible lorsqu'il s'exprimait dans la langue mondiale officielle — un dérivé de l'anglais pré-Renaissance, auquel se mêlaient des vocables tirés de nombreux idiômes, notamment le russe, puisque c'était dans l'antique Russie que le jeu des ids avait commencé, avec la toute première Barbie, avant même l'Effondrement.

D'ordinaire, le Triumvirat passait à l'holoset pour commenter la situation mondiale en des termes qu'Alicia comprenait à peine (mais la conclusion était invariablement positive) ou annoncer les dernières mesures du gouvernement qu'il chapeautait — les dirigeants du Comité de l'Id, ces travailleurs de l'ombre qui ne se montraient jamais en public. Aujourd'hui, l'occasion était toutefois particulière : le soir même aurait lieu la consultation bisannuelle des districts, et bien des titres changeraient de main.

Les joueurs arrivés un mois plus tôt sur les multipodiums de quartier, lesquels accueillaien toutes les ids possibles pour peu qu'une seule personne les représente, avaient redoublé d'efforts pour attirer l'attention. Un titre local rapportait à peine de quoi survivre, alors qu'à l'échelon du district, on jouissait déjà d'un certain confort. A partir de l'échelon régional, on pouvait mettre de l'argent de côté. Atteindre l'échelon national et s'y maintenir au moins trois mois procurait à un joueur de quoi mener une existence aisée jusqu'à la fin de ses jours. Se hisser à l'échelon continental ou mondial, même pour un seul terme, conférait bien sûr le même avantage.

D'une voix plus ferme qu'elle ne l'aurait cru possible, Alicia lança le mot « district » afin de changer le canal de l'holoset. Elle suivit durant plusieurs minutes les scènes qui se déroulaient au-dessus du plateau circulaire de la machine, d'un réalisme tel que, n'était leur taille réduite, elle aurait pu se croire en présence des personnages. Une Barbie jouait au tennis avec un Ken. Un Superman ayant connu des jours meilleurs traversait une avenue en vol instable, soutenu par des greffons antigrav défectueux qu'il n'avait plus les moyens de remplacer — un ancien tenant du titre régional, sûrement, et qui n'était pas près de le récupérer. Dans un parc, au milieu d'un bouquet d'arbres, un Tarzan exhibait son anatomie et ses talents de gymnaste... Toutes les images ainsi diffusées étaient choisies comme les plus intéressantes ou les plus représentatives de la récolte des nanocams ambiantes par une équipe de spécialistes du Comité de l'Id.

Alicia sourit quand apparut une petite Alice au milieu d'une pelouse, en train de caresser un lapin blanc. Peut-être à cause de son prénom, elle avait toujours regretté que ses parents ne gagnent pas à la loterie annuel-



le afin de lui permettre de devenir Alice. Elle ignorait qu'il s'en trouvait une au sein du district : sans doute venait-elle d'arriver, tout juste sortie de la clinique où elle avait subi la métamorphose.

Quand la fillette au lapin céda la place à une ridicule scène de ménage entre une Guenièvre sans noblesse et un Goku sans muscles, Alicia réduisit l'image et fit apparaître les portraits des candidats au titre pour les vingt ids qu'accueillait le podium du district. Seules les Barbie l'intéressaient vraiment, puisque la gagnante pourrait ensuite prétendre à son propre titre régional, mais la loi la contraignait à voter dans toutes les catégories, aussi se fit-elle un devoir de les passer en revue, arrêtant chaque fois son choix sur le candidat qui lui paraissait le plus fidèle à son id, tant du point de vue physique que par son comportement. A cet échelon, tout cela tenait encore plutôt du déguisement que de l'incarnation, mais plusieurs joueurs semblaient prometteurs, notamment un Indiana-Jones et un G.I.-Joe pour lesquels elle vota sans hésiter.

Restait la question subsidiaire. Lors de chaque consultation, à quelque échelon que ce soit, la population avait le droit de faire éliminer une catégorie du podium pour la remplacer par une autre, choisie à l'échelon d'en-dessous. De telles permutations étaient rarissimes à l'échelon mondial — on n'en avait pas vu depuis plus d'un siècle, quand Goku avait détrôné Ken —, rares à l'échelon continental, mais de plus en plus fréquentes en dessous.

L'intérêt d'Alicia aurait été d'éliminer Barbie du district, coupant l'herbe sous le pied de ses concurrentes potentielles. Cependant, aucune ne lui semblait susceptible de la menacer le mois suivant, et la manœuvre serait de toute façon vouée à l'échec : Barbie, la première id, la plus répandue, n'avait aucune chance d'être détrônée.

Souhaitant qu'une majorité de gens soient de son avis, elle demanda au contraire l'élimination de Santo, une des ids les plus fragiles, et son remplacement par Captain Marvel. Il venait d'en apparaître un sur la colline et ils étaient assez rares pour que cela attire l'attention. Si celui-ci montait assez haut, cela agacerait tous les Superman du monde, or Alicia tenait les Superman pour de parfaits goujats, surtout à haut niveau, quand leur dernière opération leur conférerait la supervision.

Ayant ainsi accompli son devoir civique, elle se demanda ce qu'elle allait faire de sa journée. Le lendemain commencerait la semaine mensuelle qu'elle devait au conseil régional, et elle s'acquittait consciencieusement de cette tâche : à qualités de jeu égales, un bon administrateur gardait son titre plus longtemps qu'un mauvais. Ce jour-là, toutefois, elle n'avait



rien de prévu, et rester à la maison sans Tony, en sachant ce qu'il allait faire de ses trois semaines d'absence, était au-dessus de ses forces.

Elle envisagea de gagner le court de tennis où elle s'entraînait au moins trois fois par semaine : les nanocams ne manquaient jamais le spectacle de ses fesses rebondies sous la culotte blanche quand s'envolait sa jupette ; de telles images n'auraient pu nuire à une carrière. Toutefois, il lui faudrait un partenaire et elle n'était pas d'humeur sociable. L'équitation constituerait un meilleur choix : un bon galop, quelques parcours de saut d'obstacles la détendraient, et son cheval ne lui dirait rien qu'elle n'aurait pas envie d'entendre.

Avant d'éteindre l'holoset, elle repassa sur le canal mondial et demanda les actualités principales. Rien de bien passionnant, s'avéra-t-il, sinon un fait divers curieux : dans un sleume perdu du Continent 3, un inconnu — mais les plus lourds soupçons pesaient sur un Zorro, comme en témoignaient des images troublantes — faisait sauter des épandeurs de nanocams. Rien n'était précisé de ses motivations ni des suites éventuelles qui seraient données à l'affaire. Alicia, intriguée, se promit de la suivre de près, puis elle éteignit l'holoset et passa dans son dressing pour enfiler ses jodhpurs roses.

Le lendemain de la consultation, Tristan emménagea dans son nouvel appartement, un deux-pièces clair et spacieux, toujours en banlieue mais dans un immeuble récent, au sein d'une cité bien entretenue dominée par Justin Scarface et ses hommes de main. Puisque Justin et lui siègeraient désormais ensemble au conseil du district, il ne s'attendait à aucun problème.

Du moins de ce côté-là. Car pour le reste, il s'attendait à tous les problèmes du monde, tant son accession au titre demeurerait pour lui un mystère. L'ancien tenant, Jean Zorro, n'était pas un grand joueur, mais il s'efforçait de respecter son id de justicier en secourant tout innocent mis à mal par des méchants — et pas seulement les jolies filles dans un but inavouable. En toute logique, Tristan n'aurait pas dû l'inquiéter un seul instant. Qu'il l'eût supplanté, alors que c'était la dernière chose qu'il désirait, était incompréhensible.

Il s'en ouvrit à son frère, René Flash-Gordon, et à sa compagne, Aurélie Blanche-Neige, quand ils vinrent lui rendre visite, comme toujours flanqués de Marcel Prof et Gaston Simplet, les deux nains d'Aurélie.

« Tu n'as pas regardé l'holoset ou quoi ? » lui renvoya René, tandis que Marcel et Gaston visitaient l'appartement, le second multipliant



les remarques naïves propres à exaspérer son docte compagnon, tous les deux houspillés par une Aurélie surexcitée. « Personne n'a voté pour toi à cause des filles que tu... sauves, d'autant que tu n'es pas assez difficile pour que les images soient forcément agréables à regarder. C'est pour les épandeurs.

– Les épandeurs ? fit Tristan, trop vite.

– Les épandeurs que tu fais sauter, ne me prends pas pour un imbécile.

– Qui dit que... ?

– C'est formidable, Tristan ! lança Aurélie dans l'autre pièce. C'est une idée géniale. C'est tellement... différent !

– Mais enfin, personne n'a jamais dit que c'est moi qui fais sauter les épandeurs ! Qu'est-ce que...

– Tu n'as pas vu l'holoset ! répéta René. Non, personne ne l'a jamais dit, mais, si tu regardes bien le montage des images, on te voit toujours passer près de l'épandeur avant et après la scène de son explosion. Systématiquement. C'est une technique de narration élémentaire. Même si ce n'est pas toi, on cherche à faire croire le contraire.

– Merde », dit Tristan au bout d'un instant de réflexion, sans avouer ni nier. « Et tu crois vraiment que c'est grâce à ça que je suis là ?

– Evidemment ! Oh, alors là, évidemment ! s'écria Aurélie. C'est tellement évident que ça crève les yeux ! C'est étincelant ! Aveuglant ! *Effarant !* »

Le dernier mot s'acheva sur un crescendo dans l'aigu jusqu'à ce que la voix de la jeune femme se brise sur un gloussement. Tristan interrogea son frère du regard.

« Elle est sous cachetons, confirma René. Il paraît que c'est préférable, les premiers jours.

– Les premiers jours ? Les premiers jours de quoi ?

– Tu ne regardes vraiment pas assez l'holoset. Je te rappelle qu'on est tenu à au moins quatre heures par jour. Ça finira par te causer des ennuis. »

Tristan haussa les épaules. Il allumait bien son holoset quatre heures par jour, voire plus. Il regardait ailleurs, voilà tout.

« Bref, continuait René, on voulait t'en parler mais, avec ta victoire surprise, c'est passé au second plan. Hier, c'était aussi le tirage de la loterie.

– Et alors ? commença Tristan. Je ne vois... »

Puis il s'étrangla. Si, il voyait. Il ne voulait pas y croire mais il voyait, et il savait ne pas se tromper.

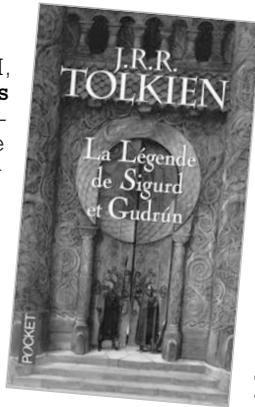
• HOBBS, Robin & LINDHOLM, Megan, **L'Héritage, et autres nouvelles**, J'ai lu n° 10365 (réédition de Pygmalion). Des facettes de l'auteure double, surtout science-fictives, qu'il serait dommage de ne pas découvrir. La superbe novella qui ouvre le recueil, « *Une note de lavande* », justifie à elle seule l'achat. Ne pas hésiter.

• KLOETZER, L.L., **CLEER**, Gallimard, « Folio SF » n° 451 (réédition de Denoël). Très remarqué à sa sortie, le premier roman du couple Kloetzer met en scène un examen sans concession du monde merveilleux de l'entreprise. Pour se dessiller les yeux, mais aussi pour se régaler intelligemment.

• LAMBERT, Christophe, **Le Dos au mur**, Pocket « SF » n° 7068 (réédition d'Intervista). Il y a du Pelot chez Lambert : un artisan capable de trousser des romans tout-public efficaces et engagés. Ici, il lorgne vers Sheckley et King (un jeu de télé-réalité permet de décrocher argent et carte verte), mais ne se prive pas d'apposer sa touche personnelle.

• MARGUERITE, Jean-Claude, **Le Vaisseau ardent**, Gallimard, « Folio SF » n° 453 (réédition de Denoël). Un énorme, pardon, un ÉNORME roman qui, à la Umberto Eco, brasse toutes sortes de genres, l'épopée d'un pillier d'épaves qui veut mettre au jour le légendaire Vaisseau ardent. Riche, luxuriant, foisonnant, superbement écrit, voilà un pavé qui s'apparente par la taille (saluons l'exploit technique que constitue sa fabrication) à une arme de destruction massive : 1568 pages, tout de même. Un rapport qualité/prix imbattable pour longtemps.

• MARTIN, G.R.R., **Les Rois des sables**, J'ai lu n° 8494 (réédition de J'ai lu). Nouvelle sortie du recueil (augmenté ici d'une nouvelle excisée de la précédente édition à cause du retard calamiteux du traducteur, un certain Durastanti...) le plus réputé de Martin, contenant la nouvelle éponyme et « *Par la croix et le dragon* », deux classiques multi-primés, et d'autres textes de SF. Goûtez et classiez sous une de ces magnifiques couvertures dont notre ami Philippe Gady a le secret.



• MURAIL, Lorris, **Nuigrave**, Le Livre de poche « SF » n° 32986 (réédition de Robert Laffont). Murail est un auteur trop rare, aussi doué pour le roman historique (**La Grande roue**, jamais réédité) que pour la SF, entre autres. Ce thriller quasi-mystique sur, disons, les portes de la perception, qui est aussi une satire réussie, écrit au scalpel trempé dans le miel, montre l'étendue de son talent. A découvrir.

• NOVIK, Naomi, **Langues de serpent**, Pocket « Fantasy » n° 7104 (réédition du Pré aux clercs). Sixième tome de « **Téméraire** », la série fun qui mêle guerres napoléoniennes et dragons (du genre à écaillés). On y fait un détour bienvenu par l'Australie.

• TOLKIEN, J.R.R., **La Légende de Sigurd et Gudrun**, Pocket « Fantasy » n° 7070 (réédition de Christian Bourgois). Deux poèmes d'inspiration nordique (en version bilingue) et les notes aussi pertinentes qu'abondantes de Christopher Tolkien. A réserver aux fans pointus : il n'y a ici pas l'ombre d'un Anneau.

• WATTS, Peter, **Rifteurs**, Pocket « SF » n° 7094 (réédition de Fleuve noir). Suite de **Starfish**, qui brasse plusieurs thèmes de la SF actuelle : intelligence artificielle, catastrophes écologiques, fin possible de l'humanité, dans un de ces livres riantes dont l'auteur a le secret. (Qu'on se rassure : la suite est encore pire.) Le talent de Watts, c'est de savoir ménager le suspense, créer des personnages forts et utiliser la science à bon escient — l'appendice où il détaille ses sources est d'ailleurs passionnant.

• WILSON, Robert Charles, **A travers temps**, Gallimard, « Folio SF » n° 449 (réédition de Denoël). L'un des premiers romans de l'auteur, jolie réussite dans une veine simakienne assumée (**Au carrefour des étoiles** n'est pas loin). Belle évocation d'un bourg moderne du Pacific Northwest, de Greenwich Village en 1962 — comme le titre l'annonce, il s'agit d'une histoire de voyage temporel — et d'un amour condamné. Indispensable, d'autant que la traduction, signée Gilles Goulet, est aussi impeccable que d'habitude.

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béliâl'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com - site : www.belial.fr
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Bertrand Bonnet, Philippe Boulter, Richard Comballot, Thomas Day, Thierry Di Rollo, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, Eric Jentile, Olivier Jubo, David Lecossu, Taly Lefevre, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Hervé Le Roux, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Paul McAuley, Org, Michel Pagel, Bruno Para, Erwann Perchoc, Eric Picholle, Quarante-Deux, Fabienne Rose, Magnus Ridolph, Alain Sprauel, J. Sébastien Steyer, Pierre Stolze, Howard Alan Treesong, Francisco Varon, Cid Vicious.

Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassy-les-Châteaux (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

Aux éditeurs qui nous envoient leurs bouquins sans qu'on ait besoin de réclamer en permanence, notamment les éditions l'Atalante ; aux attaché(e)s de presse à qui ont cassé les pieds trop souvent (pardon, Estelle...) ; au soldat Bradley Manning ; à l'ignoble PhilB. pour le coup de main sur le stand des Imaginales (et aussi à Jean-Pierre !) ; à JDB, pour son accompagnement de Lucius, de même qu'à Erwann, qui nous a retourné le paquet en bon état ; à la Charybde team, sur laquelle on peut compter, même quand on leur demande des trucs aussi étranges qu'un fauteuil roulant ; au soleil ; à l'ami Nico, l'homme qui dessine avec du Coca ; à Edward Snowden ; à Clément, qui a conduit la voiture du rédac'chef à moitié cramé et qui l'a pourtant rendue en bon état ; et enfin à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par Jack Vance, l'un des très rares auteurs à avoir fait que Bifrost existe, et ce sans même le savoir : puissent les cieux de Tschai briller pour lui de mille feux...

Dépôt légal : juillet 2013

Commission paritaire 0513K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-68-1

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (ça reste toutefois à confirmer à cette heure...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béliâl' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne s'engage à acheter deux exemplaires du n°71 de *Bifrost*...